



Jean-Louis ESCUDIER, *Les Femmes et la vigne. Une histoire économique et sociale (1850-2010)*

Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2016, 375 p.

Michelle Zancarini-Fournel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/15503>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Michelle Zancarini-Fournel, « Jean-Louis ESCUDIER, *Les Femmes et la vigne. Une histoire économique et sociale (1850-2010)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 01 février 2019, consulté le 13 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15503>

Ce document a été généré automatiquement le 13 octobre 2019.

Tous droits réservés

Jean-Louis ESCUDIER, *Les Femmes et la vigne. Une histoire économique et sociale (1850-2010)*

Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2016, 375 p.

Michelle Zancarini-Fournel

RÉFÉRENCE

Jean-Louis ESCUDIER, *Les Femmes et la vigne. Une histoire économique et sociale (1850-2010)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2016, 375 p.

- 1 Du travail des femmes dans la viticulture nous connaissions au mieux l'article de 1979 de Laura Frader sur les femmes et leurs familles dans les luttes viticoles de l'Aude avant la guerre de 1914 ou encore les entretiens recueillis par un collectif d'historiennes et d'anthropologues de Toulouse, publiés en 1981 dans un petit livre à couverture jaune par l'Atelier du Gué. C'est dire à quel point la synthèse de Jean-Louis Escudier envisagée dans la longue durée vient combler un manque. En se référant d'emblée aux travaux de Madeleine Guilbert sur les ouvrières de la confection puis de la métallurgie, Jean-Louis Escudier part du concept de *rapports économiques de genre* liés au rapport salarial, c'est-à-dire à la fois à l'organisation du travail en regard de l'évolution des techniques, à la définition des qualifications et à la protection sociale. Le statut économique des femmes dans la viticulture est divers : saisonnière, salariée, propriétaire exploitante, épouse d'exploitant, toutes catégories variables dans le temps et dont les intérêts respectifs divergent.
- 2 Le départ de l'étude, 1850, représente la date de naissance du « vignoble moderne » selon l'expression de Marcel Lachiver, alors que la sphère viticole est bouleversée par la construction des chemins de fer et que la carte du vignoble en France est de ce fait modifiée. La borne finale est la date du dernier recensement agricole (2010). Le livre est divisé classiquement en trois périodes chronologiques. La première partie, qui va de

1850 à 1914, démontre la construction historique de la répartition genrée des tâches viticoles. Il est attesté depuis le Moyen Âge que la taille de la vigne revient aux hommes et que les sarments sont ramassés et mis en fagots par des femmes, salariées ou épouses des exploitants. Mais dans le second XIX^e siècle, il est des femmes qui taillent la vigne dans certains terroirs du nord-est bourguignon, champenois ou jurassien. Lors de la crise du phylloxéra, des écoles de greffage sont organisées en Beaujolais à l'intention des femmes pour leur apprendre à greffer des plants traditionnels sur les plants américains afin de reconstituer le vignoble (1887-1888), mais cette formation technique féminine est de courte durée, les opérations de greffage étant vite accaparées par les hommes. Les femmes sont particulièrement sollicitées dans la période de vendanges pour la cueillette et pour assurer l'intendance. Mais elles sont exclues aussi de la cave, apanage masculin, sauf pour laver, étiqueter et emballer les bouteilles. L'auteur souligne cependant « la rémunération asexuée du capital », c'est-à-dire le fait qu'une femme détentricice d'une exploitation agricole perçoit des revenus identiques à ceux d'un homme ; elle a le droit de voter aux élections pour les tribunaux de commerce (loi du 23 janvier 1898) et peut être admise dans les instances patronales et les coopératives vinicoles. Les ouvrières sont, elles, la plupart du temps invisibles dans les statistiques et dans les études historiques consacrées au monde viticole. Les femmes embauchées comme journalières le sont en fonction de l'intensité du travail. Assimilées aux enfants, elles sont rémunérées « à demi-prix », soit à demi-salaire par rapport au salaire masculin (p. 77). La construction genrée de la hiérarchie salariale est revendiquée par les représentants syndicaux (p. 93). Après la crise du phylloxéra et du mildiou et la transformation complète du vignoble, la nécessité d'un enseignement professionnel a été comprise, mais ne s'adresse pas aux femmes. Le seul enseignement professionnel envisagé pour elles est une école ménagère ambulante.

- 3 La deuxième partie, de 1914 à 1945, est caractérisée par « l'enracinement du salaire familial » : après la Grande Guerre, au cours de laquelle les femmes, comme dans toute l'agriculture, ont tenu une place indispensable et primordiale, on enregistre la persistance du code social et des interdits de genre ainsi que le repli des femmes rurales sur la sphère domestique, sauf pour les migrantes d'Espagne ou d'Italie embauchées comme ouvrières ou domestiques agricoles. La mécanisation qui se développe après-guerre profite essentiellement aux hommes dans une période de relative aisance des propriétaires-exploitants jusqu'à la crise de surproduction au début des années 1930. L'enseignement professionnel agricole créé par la loi du 2 août 1918 est uniquement ménager pour les filles censées devenir « d'excellentes mères de famille, des maîtresses de maison modernes et des femmes d'agriculteurs instruites ». La division sexuée des tâches est fondée sur les hiérarchies qui déterminent le salaire.
- 4 Dans la troisième partie (1945 à 2010) intitulée curieusement « la longue marche des rapports de genre » (qui étaient cependant en marche ! avant 1945), le monde viticole se transforme en profondeur. La généralisation du tracteur et la mécanisation du travail restent un apanage masculin ; le nombre des ouvrières agricoles diminue drastiquement même si le salaire progresse quelque peu après l'intervention de l'État qui fixe par le biais des préfets la nomenclature des catégories du travail viticole (14 janvier 1946). Les ouvrières viticoles (classées avec les jeunes gens de moins de 18 ans et les femmes) doivent percevoir 80% du salaire ouvrier masculin jusqu'à l'établissement du SMIG – le salaire minimum égal pour l'un ou l'autre sexe – établi par le décret du 9 octobre 1950. Les pratiques genrées ancrées au cœur du rapport salarial sont théoriquement remises en cause. Il faudrait cependant se pencher sur l'application

réelle de ce décret avec l'embauche d'ouvriers et d'ouvrières viticoles migrants et migrantes d'Espagne ou d'Italie, pas toujours déclarés et vite repartis à la fin des vendanges. Éléments des stratégies familiales, surtout quand il n'y a pas de descendance mâle, certaines femmes s'impliquent alors dans la gestion des exploitations, surtout dans la séquence la plus récente (1980-2010) mise en valeur à la fin du propos. Cette période est marquée par la diminution de la consommation des vins de table, l'amélioration des cépages, l'accroissement des superficies (parallèlement à la disparition des petites exploitations), même si dans les représentations le secteur viticole reste très associé au masculin.

- 5 On quitte parfois dans ce livre la viticulture pour l'ensemble du monde agricole (p. 280 par exemple avec l'enquête INED des budgets-temps de 1958) et on aimerait que soit mieux soulignée, au-delà de la différence sexuée, la différence sociale et économique entre (par exemple et pour rester en Occitanie) une châtelaine héritière d'un grand cru du Bordelais et une fille unique se retrouvant à la mort du père à la tête d'une petite exploitation des Corbières. Le pluriel accordé parfois au genre peut le faire confondre avec le sexe. Malgré ces quelques remarques, on voit tout le caractère pionnier et l'intérêt de cette synthèse ambitieuse par l'espace, l'extension chronologique et par le point de vue choisis, celui des rapports économiques de genre qui est d'une grande originalité.

AUTEURS

MICHELLE ZANCARINI-FOURNEL

Université de Lyon 1 - LARHRA